



Il était trois fois un géomètre..

Dominique Triaire

► To cite this version:

Dominique Triaire. Il était trois fois un géomètre... François Rosset et Dominique Triaire. Jean Potocki ou le dédale des Lumières, Presses universitaires de la Méditerranée, pp.349-384, 2010, Le Spectateur européen, 978-2-84269-887-4. hal-01077094

HAL Id: hal-01077094

<https://hal.science/hal-01077094>

Submitted on 23 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY — MONTPELLIER III

Le Spectateur européen / The European Spectator

Jean Potocki
ou
le dédale des Lumières

HORS SÉRIE

Ouvrage collectif préparé par
François ROSSET & Dominique TRIAIRE

Presses universitaires de la Méditerranée — 2010

Illustration de couverture :
Jafar ROUHBAKHSI, *Composition rouge*, 1987, 80 x 90 cm, huile sur
toile, collection particulière, photographie M. Rosset.

Cet ouvrage a été publié avec le concours de
l'Institut de recherche sur la Renaissance, l'âge classique
et les Lumières (IRCL), UMR du CNRS 586.

Le Spectateur européen Numéro hors série

Jean Potocki ou le dédale des Lumières

Sommaire

Présentation

François ROSSET

Dédale Potocki : attention, travaux ! 11

La vie

Marek DĘBOWSKI

La salle de lecture de Jean Potocki vue par Emmanuel Murray 23

Emiliano RANOCCHI

Une rencontre oubliée : Potocki et Herder à Karlsbad 29

L'œuvre

Sydney H. AUFRÈRE

*Jean Potocki au pays d'Étymologie. Pseudo-explications
des noms des souverains égyptiens de Manéthon d'après
les dialectes coptes memphitique et sahidique* 45

Emmanuel FILHOL

*L'apport tsigane à la culture cosmopolite dans l'Europe
des Lumières : Les Bohémiens d'Andalousie (1794)
de Jean Potocki* 83

LUC FRAISSE

*Les écrits politiques de Potocki : un creuset de
l'invention romanesque* 109

Monika NIEWÓJT

*Les échos du débat entre histoire érudite et histoire
philosophique dans l'Essay sur l'histoire universelle
et recherches sur celle de la Sarmatie* 149

Przemysław B. WITKOWSKI

*Jean Potocki à la charnière du XVIII^e et du XIX^e siècle
d'après son journal de travail personnel et d'autres
documents inédits des archives de Kiev*

161

Le Manuscrit trouvé à Saragosse

Yves CITTON

*Une machine utopique à tordre le droit. Justice, spectacle,
métissage et ironie dans le Manuscrit trouvé à Saragosse*

205

Françoise DERVIEUX

*Retour du rêve, retours sur le rêve dans Manuscrit
trouvé à Saragosse*

241

Lorenz FRISCHKNECHT

*Cinq pour cent de texte en moins ? Le premier
décaméron de 1804 et celui de 1810*

255

Claire JACOB

L'histoire du Juif errant, enquête sur une disparition

269

Émilie KLENE

*Le binôme dans le Manuscrit trouvé à Saragosse : une
mise en échec de l'aperception*

293

Isabella MATTAZZI

*Tables de vivants et tables de morts : le statut initiatique
de la nourriture dans le Manuscrit trouvé à Saragosse*

305

Jean-Marc ROHRBASSER

Le style géométrique de Potocki (1)

317

Dominique TRIAIRE

Il était trois fois un géomètre...

349

Références abrégées

385

Il était trois fois un géomètre...

Dominique TRIAIRE

La récente édition du *Manuscrit trouvé à Saragosse* a donné lieu à deux découvertes majeures : le texte complet de Jean Potocki d'une part¹, la superposition de plusieurs versions du roman d'autre part. Bien qu'à ce jour, nous ne disposions pas de l'intégralité de la première version, une étude comparée s'impose qui éclairera la dynamique de l'écriture. Le hasard (mais est-ce vraiment le hasard ? N'y a-t-il pas eu un coup de pouce de l'auteur ?) a voulu que parmi les documents retrouvés, une seule histoire reparaisse dans chaque version, celle du géomètre Velasquez. Alors que dans la version ultime et complète du roman, Avadoro occupe syntagmatiquement la place centrale, quand on regroupe les différentes versions, c'est Velasquez qui se détache paradigmatiquement. Voilà qui montre assez l'intérêt porté par l'auteur à son personnage ; souvent aussi la critique rapprocha-t-elle celui-ci de celui-là, voyant en l'un le portrait de l'autre. Velasquez est assurément l'une des plus riches figures du *Manuscrit trouvé à Saragosse* : il est le produit d'une histoire fascinante, fils d'un père marqué par l'absurde et le chagrin, alliance rare, recherchée par tout le XVIII^e siècle, de la raison et du sentiment. Ultime héritier des Lumières, sous la constante menace du ridicule, le géomètre tente encore la synthèse de la philosophie,

1. Rappelons que dans l'édition Radrizzani, douze journées sur soixante-six étaient retraduites à partir de la version polonaise de Chojecki.

de la science et de la foi. Mais n'annonce-t-il pas aussi le savant fou, tel qu'il apparaîtra quelques années plus tard sous les traits de Frankenstein ? Potocki nous donne donc un fil conducteur de première qualité pour essayer de comprendre ses reprises, même si ce que peuvent nous apprendre les versions successives de Velasquez ne doit être appliqué à l'ensemble du roman qu'avec prudence.

L'histoire du géomètre suit naturellement la genèse du roman ; elle se révèle toutefois plus complexe. La première version (A) est celle de 1794, mais elle se divise en deux périodes : le récit proprement dit de la vie de Velasquez occupe les j. 19 (le début de la journée et de l'histoire de Velasquez manque), 22, 23 et 24, soit la partie du manuscrit rédigée sur papier filigrané 1794. En revanche, son discours, porté à l'envers du cahier, est écrit sur du papier filigrané 1799¹. Le personnage ne prend donc une dimension philosophique que plusieurs années après sa création narrative.

Dans la deuxième version (B), Velasquez est « découvert » par Alphonse à la j. 18. Deux manuscrits du deuxième décameron subsistent : 2CJ et 1-3CS. Le premier suit l'épreuve de 1805² ; le second a été daté avant 1807. Aucun ne suit l'autre : « munificence » remplace « magnificence » dans la lettre du roi (v. 1804, p. 340), « arrangements » remplace « arguments » (p. 341), « bureau » remplace « secrétaire » (p. 343). L'ajout de mots dans un manuscrit prouve qu'il n'a pu suivre l'autre : « en la comblant d'éloges, elles tournaient » en CS (p. 346-347) ≠ « en là comblant elles tournoient », « la place de commandant de Ceuta » (p. 351) ≠ « la place de Ceuta » ; et inversement : « ne pouvoir jamais demander un grade » (p. 342) ≠ « ne pouvoir jamais prendre sur lui, de demander un grade » en CJ. Il n'en est pas moins certain que les modifications sont rares et mineures, que les deux manuscrits appartiennent à la même génération. 3MP est le seul manuscrit complet du troisième décameron de la version B (le bref passage où intervient Velasquez à la j. 21 est le même qu'en CS). 4MC, qui copie 4MP et a été corrigé par l'auteur, est le texte de référence. Quant au cinquième décameron, il n'est que 5MV. Ce dernier document filigrané 1806-1807 permet, pour cette version B, de

1. 2-4MP (voir le CD-Rom) a été relié en 1799 ou après : un calendrier, situé dans les dernières pages du manuscrit, s'étend d'un feuillet 1794 sur un feuillet 1799. Les cinq premiers cahiers (j. 19 à 32) datent de 1794 ou peu après. Le sixième cahier fut sans doute commencé à la même époque, abandonné et repris en 1799.

2. Pour plus de précisions, voir *Œuvres IV*, 1, p. 11-22.

fixer la rédaction de l'histoire de Velasquez et de son discours entre 1804 et 1807 — 3MP, 4MP et 4MC ont été écrits sur le même papier filigrané 1805.

Dans la version C, Velasquez arrive avec les Américains au cinquième décaméron. Notons, pour n'y plus revenir, son étonnant silence au sixième décaméron¹. Le cinquième recueille donc toute la geste de Velasquez : son histoire et son discours. Bouleversement dans la composition du roman qui va obliger Potocki à s'y reprendre à plusieurs fois. Une première rédaction (C₁), entièrement autographe, est jetée sur un papier de 1810 : 5MC. L'auteur en est satisfait et la confie au même secrétaire que le premier, le troisième et le quatrième décaméron (1CM, 3MJ, 4MJ) de la version C ; il apporte quelques corrections à cette copie (5MP). Une difficulté majeure subsiste cependant : ni 5MC ni 5MP ne sont achevés ; le premier s'arrête à la j. 48 en milieu de page, la copie encore plus tôt : au début de la j. 48. Or cette journée contient la fin de l'histoire de Velasquez et son discours. Chez Potocki, l'inachèvement n'est pas suspension, attente, méditation ; comme pour 5MV (version B), il manifeste une profonde remise en question qui ici touche principalement le géomètre. Deux ans plus tard, il récrit de sa main ce cinquième décaméron (5MJ), mais de nouveau s'arrête à la j. 48, à la fin de l'histoire, au cours de la nuit avec Antonia et Marica ; le discours des versions A, B et C₁ a disparu. Potocki n'y a pas renoncé : une ultime copie (5CJ), sans trace autographe, suit à la lettre 5MJ, s'arrête sur le même mot à la j. 48, mais... ajoute dans les j. 49 et 50 un système totalement nouveau (C₂). L'articulation entre les j. 48 et 49 a été oubliée ou abandonnée (à moins que le suicide...), mais histoire et discours de Velasquez sont complets.

Non seulement le géomètre apparaît à toutes les étapes du roman, mais c'est autour de ce personnage que se concentre le travail de mutation. J'étudierai d'abord la situation et la disposition de l'histoire et du discours dans chaque version, puis les évolutions de l'histoire, enfin celles du discours.

1. Ce décaméron aurait-il été rédigé avant que le personnage soit achevé ?...

Version A (1794)

- Récit
 - Le début manque, mais la j. 19 se terminant au même point que la version B, il est probable que Velasquez apparaissait en j. 18 et commençait son histoire en j. 19.
 - Suspension, j. 20-21.
 - Reprise et fin, j. 22-24.
- Interruptions du récit
 - Fin de la j. 19 : naissance de Velasquez.
 - Fin de la j. 22 : Folencourt et Cadanza.
 - Fin de la j. 23 : Antonia fait naître le système.
- Contexte
 - Avant : ?
 - J. 20-21 : début de l'histoire du Juif errant jusqu'à Sédékias, chef des Hérodiens.
 - Après : suite de l'histoire de Pandesovna qui approche de Burgos, remplaçant Elvire et accompagné du vice-roi.
- Discours
 - J. 20 : impatience, puis amour.
 - J. 21 : Antoine et Cléopâtre (lié à l'histoire du Juif errant).
 - Annexe : (S) religion.

Version B (1804) :

- Récit
 - Apparition de Velasquez, j. 18.
 - Début, j. 19.
 - Suspension, j. 20-22.
 - Reprise et fin du récit, j. 23-25.
- Interruptions du récit
 - Fin de la j. 19 : naissance de Velasquez.
 - Fin de la j. 23 : Folencour et Cadanza.
 - Fin de la j. 24 : discours du scheik arabe.
- Contexte
 - Avant : histoire de Penna Velez, sa fortune calculée par Velasquez.
 - J. 20-22 : suite de l'histoire du chef bohémien, épisode de Burgos.
 - Début de l'histoire du Juif errant jusqu'à Sédékias, chef des Hérodiens.
 - Après : suite de l'histoire du chef bohémien qui entre au collège.
- Discours
 - J. 20 : impatience, puis bonheur.
 - J. 22 : Antoine et Cléopâtre (lié à l'histoire du Juif errant).
 - J. 33 : amour et haine (lié à l'histoire de Lope Soarez).
 - J. 37 : (S) religion.
 - J. 38 : (S) matière.
 - J. 39 : (S) idées (l'histoire du Juif errant vient de finir).

J. 42 : calculs sur la vie (lié à l'histoire de Torres Rovellas).

Version C (1810-1812) :

- Récit
 - Apparition de Velasquez, j. 41.
 - Début, j. 45.
 - Récit sans suspension, j. 45-48.
- Interruptions du récit
 - Fin de la j. 45 : le père de Velasquez achève son mémoire.
 - Fin de la j. 46 : naissance de Velasquez.
 - Fin de la j. 47 : discours du scheik arabe.
- Contexte
 - Avant : fin de l'histoire de Torres Rovellas, sa vie calculée par Velasquez.
 - Après : système de Velasquez, puis sixième décameron.
- Discours
 - J. 41 : amour et haine (lié à l'histoire de Torres Rovellas).
 - J. 43 : amour et grandes actions (lié à l'histoire de Torres Rovellas ; voir la j. 22 en version B).
 - J. 45 : calculs sur la vie (lié à l'histoire de Torres Rovellas).
 - (C1) j. 48 : (S) matière ; (S) idées.
 - (C2) j. 49-50 : (S) Genèse.

1 Situation et disposition

Potocki est silencieux sur son roman ; nous ne savons donc pas pour quelle(s) raison(s) il l'a remanié au moins trois fois et nous ne pouvons qu'essayer de mesurer les effets de ces transformations qui concernent principalement Velasquez¹. La première est le déplacement de l'histoire et du système au cinquième décameron de la version C. En apparaissant, dans les versions A et B, à la fin du deuxième décameron, Velasquez est rangé parmi les personnages inauguraux (Émina et sa sœur, Pascheco, Zoto, le cabaliste et sa sœur, etc.) ; il leur est d'autant plus comparable dans la version A que le discours n'a pas encore été développé et que ses rares commentaires à propos de l'histoire du Juif errant (j. 29 et 30) lui sont favorables — il sera beaucoup plus agressif envers le chef bohémien dans la version suivante. Il forme alors avec Alphonse et Rébecca

1. L'histoire du Juif errant mérite aussi une étude comparée entre la version A et la version B.

un trio naïf qui écoute, s'interroge, s'exclame jusqu'à la fin¹, couvrant trois décamérons dans la version A, quatre dans la version B. Ce commerce disparaît de la version C : Velasquez devient un personnage d'exception, entrant en scène quand on n'attend plus personne, entre Torres Rovellas et le chef bohémien qui appartiennent à la même histoire. Il n'est cependant pas écrasé par ses imposants voisins : Potocki a concentré l'histoire et le système de Velasquez sur six journées consécutives (j. 45-50), annonçant une autre histoire qui occupera cinq journées au même endroit dans le décameron suivant, celle du scheik des Gomelez (j. 56-60).

Personnage d'exception et aussi personnage autonome : la disposition contrapuntique de Velasquez commentant l'histoire du chef bohémien, développant son discours en complément du Juif errant ou en réponse à Rébecca, propre à la version B, fait place à un soliloque continu en version C. La relation entre la vie du géomètre et son discours évolue également : dans la dernière version, celui-ci suit celle-là, renforçant leur lien logique. La vie s'explique par le discours, le discours trouve son origine dans la vie (et même dans l'origine de la vie, le père). Peut-être est-ce l'évolution la plus importante puisque dans la version B, l'une est séparée de l'autre par plus de dix journées et que dans la version A (1794), le discours n'est qu'ébauché. Recueillir à la fin du cinquième décameron l'histoire et le système de Velasquez², c'est vouloir donner à l'ensemble un éclairage particulier fortement coloré par la philosophie — ou du moins une certaine philosophie.

Les interruptions du récit par la fin d'une journée livrent aussi des informations : ainsi, dans les trois versions, celle qui suit la naissance de Velasquez sépare la vie du père de la vie du fils, ce qui est de bonne chronologie. Plus étonnantes, les autres interruptions : d'abord, le dialogue du père avec Cadanza qui termine la j. 22 en A et la j. 23 en B ; l'auteur soulignait de cette manière la relation de Velasquez avec les Gomelez, mais cette ponctuation disparaît en C au profit du discours du scheik arabe qui termine la j. 47, comme il

1. La version A était peut-être arrivée à son terme : Alphonse reçoit l'autorisation de se rendre à Madrid ; toutes les histoires sont terminées sauf celle du chef bohémien (j. 32). La version B est restée inachevée à la j. 45.

2. Et si tient l'hypothèse évoquée plus haut d'après laquelle le sixième décameron était déjà rédigé, c'est donc avec Velasquez que Potocki termine son roman.

terminait la j. 24 en B, et sur lequel je reviendrai. Il est vrai que le découpage des journées est différent en C, mais en « noyant » le dialogue avec Cadanza dans le récit (p. 680), la relation de Velasquez aux autres personnages se fait plus discrète — ce qui renforce sa position exceptionnelle.

Le contexte de l'histoire du géomètre change sensiblement : en A et B, elle voisine avec l'histoire du Juif errant et celle du chef bohémien qui n'est alors qu'un chenapan malicieux. L'érudition solide d'Assuérus, sa théologie trouvent un écho chez Velasquez ; leurs deux discours se complètent¹. La situation n'est plus la même en C : Velasquez intervient à la suite de Torres Rovellas aux amours malheureuses², puis le sixième décameron s'ouvre sur les déboires d'Avadoro, persécuté par Busqueros, déçu par la duchesse d'Avila. L'histoire du géomètre est à double face : le père comme le fils (il serait maladroit d'opposer l'un à l'autre) ont chacun leur part de joies et de malheurs. En C, le côté sombre est accentué par les récits contigus : Velasquez devient un personnage crépusculaire.

Dans le discours, distinguons les réflexions (et les systèmes) des commentaires : ceux-ci sont brefs (moins d'une page) et se rattachent exactement au récit en cours : du Juif errant en A et en B, du chef bohémien et de Torres Rovellas en B. Tout commentaire sur un récit a disparu de C ; Velasquez ne s'abstient pas, mais l'amorce a changé : soit il réagit au site (p. 604 et déjà en B, p. 635), soit il répond à une interpellation de Rébecca (p. 624). C'est donc une fonction majeure de Velasquez qui lui est retirée, fonction qui se confondait étrangement avec celle d'un certain Jean Potocki, compilateur et commentateur laconique des *Fragments historiques et géographiques sur la Scythie, la Sarmatie et les Slaves* ou de l'*Histoire primitive des peuples de la Russie* avant d'être saisi dans ses chronologies par le vertige du calcul³.

Les réflexions (une page et plus) appellent une première remarque à propos de leur disposition : en A et B, elles se glissent de façon impromptue dans l'histoire du géomètre dès qu'elle s'inter-

1. Voir mon article « Jean Potocki, franc-maçon », *De Varsovie à Saragosse*, p. 204 sq.

2. Ne seraient-elles pas inspirées par celles de l'auteur (voir *Jean Potocki, biographie*, p. 317) ?

3. Voir mon article « L'histoire selon Jean Potocki », *De Varsovie à Saragosse*, p. 128.

rompt (j. 20 en A et B, puis j. 21 en A et j. 22 en B). En C, Velasquez disserte sur la vie de Torres Rovellas et cette dissertation fait transition entre l'histoire de celui-ci et la sienne : effort manifeste de cohésion, d'unité. L'étude de l'amorce des réflexions du géomètre est aussi instructive ; elle révèle d'une part que le cabaliste qui joue ce rôle en A (p. 9 et 17) et en B (p. 359 et 390) n'intervient plus en C ; d'autre part que sa sœur lance Velasquez quatre fois en B et trois fois en C. Elle est sa principale interlocutrice, celle qui se laisse conduire (éducation) par ses idées¹. En revanche, Uzeda prend de la distance avec Velasquez : la cabale n'a donc choix qu'entre la conversion ou l'éloignement. Avec la disparition du Juif errant et de ses mystères isiaques, la version C affirme un peu plus l'emprise de la raison. Ce que vient montrer l'articulation réflexions-récits : en A et B, Velasquez ratiocine à partir des histoires du Juif errant, de Lope Soarez, de Torres Rovellas ou même d'une question incidente (p. 9 en A, p. 359 en B). En C, fin de la dispersion : ses réflexions n'ont pour base que l'histoire de Torres Rovellas (p. 612, 638, 650). La raison aime l'ordre.

Un mot enfin des trois systèmes : chacun est séparé du récit. En A, il n'est pas encore réuni au roman (p. 55) ; en B et en C, introduit par Rébecca, il forme un ensemble plus ou moins compact : alternant avec le Juif errant en B (j. 37, 38 et 39), continu en C (j. 49 et 50). Potocki était donc attaché à une situation de son système distincte du récit. Pour éviter le risque d'un bloc un peu lourd, il alterne en B les voix d'Assuérus et de Velasquez. La disparition du premier en C lui ôtait cette solution élégante : l'ultime système de Velasquez lui donna-t-il satisfaction ? Les versions successives montrent que rien n'est moins certain.

Nous pouvons à présent tirer plusieurs conséquences des évolutions apportées à la situation et à la disposition du géomètre dans le roman. Le « premier » Velasquez est un être social, lié aux Gomelez, réagissant aux récits qui lui sont faits, parfois ridicule, mais non dénué d'humour quand il critique les enchevêtrements narratifs du chef bohémien. Le « second » Velasquez a bien changé : il n'entre plus dans la petite société des auditeurs, il arrive quand la jubilation du roman décline, assombri par le contexte, seul à porter le flambeau de la raison, une raison plus ordonnée, plus unie. Il est dif-

1. Comme Alphonse se laisse conduire par les récits du chef bohémien.

ficile de croire que toutes ces modifications mineures en apparence, mais fortement convergentes n'obéissent pas à un dessein profond de l'auteur.

2 L'histoire

L'histoire subit des transformations dans la narration et dans le style. Au niveau narratif, la part principale des transformations est motivée et leurs effets mesurables, mais quelques autres restent énigmatiques. Les transformations « compréhensibles » se répartissent en trois catégories. La première est celle des **allègements**. On y trouve essentiellement la suppression en C2 de la sœur de Velasquez qui n'apportait rien à l'histoire (elle naît p. 25 en A et p. 406 en B). Un autre allègement se combine avec une précision :

A : Enfin le bal commença. Blanche y parut habillée non pas à l'espagnole, mais à la française, ce qui surprit tout le monde. (p. 3)

B : Enfin le bal commença. Blanche y parut habillée non pas à l'espagnole, mais à la française, ce qui surprit tout le monde. Elle dit que cet habit lui avait été envoyé par l'ambassadeur, son grand-oncle, et que son cousin l'avait apporté. Mais cette explication ne satisfait point et l'on ne laissa pas que de s'étonner. (p. 346)

C1 et 2 : Enfin le bal commença. Blanche y parut habillée non pas à l'espagnole, mais à la française, ce qui surprit tout le monde. Elle dit que cet habit lui avait été envoyé par son grand-oncle, l'ambassadeur. Cependant on ne laissa pas que de s'étonner. (p. 663)

Dans un premier temps, le récit gagne en précision : origine de l'habit et sentiment de la société (B), puis Potocki supprime l'intervention de Carlos, effectivement superflue puisque lui seul a pu apporter l'habit de Paris (C).

La deuxième catégorie réunit les transformations qui donnent plus de **précision** au texte ; cette tendance est plus nette que l'allègement. Ainsi, les qualités humaines du père de Velasquez sont sensiblement accentuées afin d'atténuer l'effet négatif de ses nouvelles fonctions (garde-chiourme) :

A : Mon père prit encore un soin infini des prisonniers d'État qui étaient sous sa garde, et quelquefois il outrepassa en leur faveur la stricte règle que prescrivaient les devoirs de sa place. (p. 6)

B et C : Mon père prit encore des soins infinis des prisonniers d'État qui étaient sous sa garde, et quelquefois il s'écarta en leur faveur de la stricte règle qui lui était prescrite, soit en leur facilitant quelques moyens de correspondance avec leur famille, soit en leur procurant d'autres douceurs. (p. 352 en B et 669 en C)

Les lignes consacrées en C2 à Jean Rey, Robert Boyle et John Mayow (p. 671) n'étendent pas seulement l'érudition paternelle ; elles signalent bien plus : un discret hommage au baron Dacier ¹, un intérêt naissant pour la physique, enfin un lien avec le système de la Création (p. 718) qui confirme ce que nous avons déjà vu, savoir une forte cohésion histoire-système en C. L'orientation *géométrique*, rationnelle de la pensée de Velasquez se manifeste par l'évocation des « lois de l'équilibre » :

A et B : Je tournai donc les pointes en dehors et j'essayai de marcher ainsi, mais Folencour n'en fut point content : (p. 23 en A et 401 en B)
C1 et 2 : Je tournai donc les pointes en dehors et j'essayai de marcher suivant cette méthode qui était réellement contraire aux lois de l'équilibre. Folencour ne s'en contenta point : (p. 681)

Dernière précision que Potocki a jugé utile d'apporter, l'histoire d'Antonia ² :

A : [rien]

B : Elle n'était point du même lit que ma mère. Lorsque monsieur de Cadanza eut marié sa fille alors unique, se trouvant trop isolé chez lui, il prit aussi le parti de se marier ; mais sa seconde femme était morte au bout de cinq ans de mariage en mettant au monde une fille qui avait, je crois, cinq ans de moins que moi. (p. 407)

C1 et 2 : Elle n'était pas du même lit que ma mère. Lorsque monsieur de Cadanza eut marié sa fille alors unique, se trouvant trop isolé chez lui, il prit aussi le parti de se marier ; sa seconde femme mourut au bout de six ans, mettant au monde une fille qu'on appela Antonia. Celle-ci épousa dans la suite don Gonzalve de Poneras qui mourut dans la première année de leur mariage. (p. 686)

Comme Antonia avait pour fonction de séduire son neveu (ou du moins d'essayer), s'instaurait nécessairement entre eux une relation

1. Voir v. 1810, p. 671, note 1, et *Jean Potocki, biographie*, p. 410, note 3.

2. L'arrivée de celle-ci fait suite à quatre morts : sa demi-sœur Inès, sa mère, son père (supposé mort), enfin son mari Poneras.

incestueuse ; en faisant d'elle une demi-sœur d'Inès, l'inceste est moins avéré. De surcroît, le veuvage lui donne son indépendance. Selon une méthode éprouvée du roman, le double peut alors se constituer avec la suivante Marica. Remarquons qu'en déplaçant Velasquez au cinquième décaméron, Potocki l'inscrit dans une série de héros confrontés à des doubles féminins : Avadoro, la duchesse d'Avila et Léonore, Torres Rovellas, la Paduli et Sylvia. Trois triades qui répètent *symétriquement* celles du début formées par Alphonse, Émina et Zibeddé, Pascheco, Camille et Inésille, le cabaliste et les filles de Salomon.

La troisième catégorie apporte des transformations assez lourdes pour induire un **changement** dans la nature d'un personnage ou le développement de son histoire. Ainsi la présentation de l'idée de bonheur évolue-t-elle de la première à la dernière version :

A : Cette vue lui rappelait les jours de gloire et de bonheur où chéri de sa famille, aimé de sa maîtresse, admiré des hommes de mérite, son âme enflammée du feu de la jeunesse, éclairée par les lumières de l'âge mur s'ouvrait à la fois à tous les sentiments agréables, ainsi qu'à toutes les conceptions [...] (p. 7)

B : Cette vue lui rappelait les jours de gloire et de bonheur où, chéri de sa famille, aimé de sa maîtresse, admiré des hommes de mérite, son âme enflammée du feu de la jeunesse, éclairée des lumières de l'âge mur, s'ouvrait à tous les sentiments qui font les délices de la vie, ainsi qu'à toutes les conceptions [...] (p. 355)

C : Cette vue lui rappelait les jours de gloire où, chéri de sa famille, aimé de sa maîtresse, admiré des hommes de mérite, il croyait avoir réuni tout le bonheur accordé aux humains ; époque brillante où son âme enflammée du feu de la jeunesse, éclairée des lumières de l'âge mur, s'ouvrait à la fois à tous les sentiments qui font les délices de la vie, ainsi qu'à toutes les conceptions [...] (p. 672)

Associé en A à la gloire, le bonheur se distingue peu. En B, il suscite des sentiments non plus « agréables », mais « qui font les délices de la vie ». Enfin en C, l'idée de bonheur est portée par une proposition entière qui somme les trois conditions : « chéri de sa famille, aimé de sa maîtresse, admiré des hommes de mérite », mais insinue le doute : « il croyait ». Il y a bien insistance, mise en relief de cette conception du bonheur réécrite par Potocki peu après son divorce avec Constance.

Autre changement quand Velasquez, interpellé par sa tante Antonia, poursuit :

A : Je ne répondis point, mais développant dans ma tête la série exponentielle, j'arrivai à une équation que je substituai à l'instant même. Antonia me chatouillait, me pinçait, me baisait les joues et me faisait je ne sais combien de niches ; je la laissai faire, mais tout à coup me débarrassant de ses mains, j'écrivis tout le logarithme sans qu'il y manquât un chiffre. Antonia en fut piquée et sortit de la chambre en me disant avec assez d'impolitesse : « Le sot homme qu'un géomètre ! » (p. 26)

B et C : Ce propos de ma tante me parut renfermer un véritable défi. Ayant fait récemment un grand usage des tables, beaucoup de logarithmes étaient restés gravés dans ma mémoire ; je les savais, comme l'on dit, par cœur. Il me vint tout à coup dans la pensée de décomposer en trois facteurs le nombre dont je cherchais le logarithme. J'en trouvai trois dont les logarithmes m'étaient connus. Je les additionnai de tête, puis tout à coup me débarrassant des mains d'Antonia, j'écrivis tout mon logarithme sans qu'il y manquât une décimale. Antonia en fut piquée, elle sortit de la chambre en me disant avec assez d'impolitesse : « Le sot homme qu'un géomètre. » Peut-être voulait-elle me reprocher que ma méthode ne pouvait pas s'appliquer aux nombres premiers qui n'ont de diviseur que l'unité. En cela elle avait raison, mais ce que j'avais fait prouvait néanmoins une grande habitude du calcul et ce n'était sûrement pas le moment de dire que je fusse un sot. (p. 408 en B et 687 en C)

On retrouve le caractère *géométrique* déjà relevé auquel viennent s'ajouter deux changements : le jeu érotique d'Antonia en A disparaît¹, et Antonia elle-même que Velasquez, perdu dans ses calculs, ne voit plus — elle devient la « tante » en B et C. Son aveuglement (oserais-je autisme ?), sa fermeture à l'autre, à la société, son repli sur soi — doit-on en rire ou en pleurer ? — s'exprime violemment dans les commentaires qu'appelle le propos terminal de sa tante.

Cette évolution du personnage prépare le changement majeur entre la version A d'une part, les versions B et C d'autre part. À ce jeune homme absent au monde, le monde va brutalement rappe-

1. Dans les trois versions, elle a déjà ôté « le mouchoir qu'elle avait sur son sein ». Notons que le mot « sein » est remplacé en C par « poitrine » plus décent. Notons aussi que le redoublement de la scène avec Marica « qui voulut aussi me chatouiller et me pincer » quelques lignes plus bas ne se fait plus.

ler qu'il existe et préparer la plus cruelle des déconvenues. L'événement n'est qu'anecdotique en A et reste sans suite :

Je me rappelle entre autres qu'une fois que j'étais occupé de la rectification d'une courbe, je passai sans m'en apercevoir d'un ouvrage dans le chemin couvert de celui-ci sur le glacis, et enfin je m'éloignai si bien de la place que les Arabes m'auraient fait prisonnier si une patrouille n'était venue à mon secours. (p. 25)

Le passage correspondant en B est :

et mes distractions ont quelquefois pensé me coûter cher comme je vous le dirai en son lieu. Car une fois je suis sorti de Ceuta sans m'en apercevoir et je me suis trouvé au milieu des Arabes. (p. 406)

Logiquement, cette annonce qui ne suscite qu'une faible attente chez le lecteur est supprimée en C. L'épisode est raconté un peu plus loin : échauffé par la conception de son système, Velasquez s'éloigne de Ceuta et se voit cerné par des Arabes. Sa méditation est effectivement à l'origine du système qu'il développera (p. 624 en B, 710 en C1 et 728 en C2) sur la numération des idées :

Je me rappelai en même temps des réflexions que j'avais faites sur le plus ou le moins, c'est-à-dire le nombre des idées de chaque animal, dont j'avais trouvé la première cause en remontant à la génération, gestation, éducation. (p. 689 en C)

Cette origine se trouve dans les trois versions, mais l'épisode arabe pénètre comme une mine au cœur du système ; il est le point crucial où se croisent histoire et discours :

— Eh quoi ! me dis-je en moi-même, sur les traces de Locke et de Newton, je serais parvenu aux dernières limites de l'intelligence humaine ; appuyant les principes de l'un des calculs de l'autre, j'aurais assuré quelques-uns de mes pas dans les abîmes de la métaphysique, et que m'en revient-il ? d'être mis au nombre des fous, de passer pour un être dégradé qui n'appartient plus à l'espèce humaine. (p. 691 en C)

La philosophie de Velasquez porte dorénavant (son exposition est à venir) cette expérience comme le tau renversé, le stigmatisme de sa vanité, de son néant. Dans une lettre à Séverin du 20 novembre 1805, Jean Potocki partage les sentiments de son héros :

Je suis au reste fort content de ma situation et d'avoir mêlé un peu de politique à ma science, car celle-ci vous fait estimer de vos pairs et tous vos entours vous regardent comme un fou qui ne peut être bon à personne, ce qui à la longue est fâcheux¹.

Entre 1799 et 1804, toute la pensée du géomètre est ainsi remise en cause. Par quoi ce changement fut-il causé ? Le temps des désillusions n'était pas encore venu pour Potocki — à moins que les critiques de l'*Histoire primitive des peuples de la Russie* en 1802 dont il fut « vivement affecté » selon Klaproth²... Afin de ne pas tomber dans un scepticisme absolu, une indifférence générale, la parole du père se fait entendre. Elle ne fournit cependant aucune validation pratique de la science, sinon « ajouter aux richesses de l'esprit humain » (p. 695 en C) ; en substance, la science évite l'ennui et réjouit celui qui s'y consacre. L'essentiel est ailleurs : à contre-courant de son temps, Potocki, dont il faut reconnaître la finesse des observations psychologiques, considère que l'intérêt n'est pas le seul guide de l'activité humaine. Pour quelques-uns, le bonheur d'autrui suffit au leur. Rares, ils ébranlent pourtant une loi que les Lumières croyaient indiscutable. Comme souvent, Potocki opte pour le relatif : la loi s'applique *presque* toujours. Et Velasquez, qui lui échappe, est bien un être d'exception.

Si les transformations de l'histoire exposées ci-dessus peuvent trouver une explication dans l'allègement, la précision, le changement, cinq autres résistent à l'interprétation :

1. En C2, la mère de Blanche meurt peu après la naissance de sa fille :

La duchesse mourut peu après avoir donné le jour à Blanche. Le duc par respect pour sa mémoire ne voulut point se remarier et ses arrangements de famille étaient sans doute la suite de cette résolution. (p. 655)

La cause de cette addition n'apparaît pas clairement, d'autant que la locution « sans doute » lui retire une part de sa solidité. Peut-être Potocki a-t-il voulu assombrir l'histoire.

1. *Œuvres* V, p. 128.

2. *Voyage dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase* [...], éd. par J. von Klaproth, Paris, 1829, t. I, p. VII.

2. La lettre du roi est adressée à Carlos en C (p. 665), ce qui est juste puisque le duc avait insisté pour que son neveu formule lui-même sa demande au roi¹ ; toutefois il n'était pas étonnant en A et B que le roi écrive au duc, chef de famille, son consentement au mariage de Blanche et de Carlos.

3. À propos de son inaptitude à la danse, Velasquez reconnaît :

A et B : à la vérité je ne conçois pas que l'on retienne les figures des contredanses. En effet il n'y en a aucune de produite par un point générateur mû selon une règle constante. Elles ne peuvent point être représentées par des formules et il me paraît inconcevable qu'il y ait des gens qui puissent les garder dans leur mémoire. (p. 7 en A et 357 en B)

C : à la vérité, voyant danser des contredanses anglaises, j'en ai trouvé deux dont les figures pouvaient être représentées par des formules, mais je n'ai pu parvenir à les danser moi-même. (p. 674)

Pourquoi cette transformation qui rapproche Velasquez de la danse ? Les bals de la cour impériale russe auraient-ils changé le point de vue du conseiller privé Potocki ?

4. Rien ne justifie l'inversion du mouvement de Folencour qui tire son élève en A (p. 23) et B (p. 401) et le pousse en C (p. 681) ; il est vrai que la « malice » du petit-maître, signalée en C, est mieux exprimée par la trahison du geste.

5. Velasquez ne voit avec indignation dans la Démonstration de la quadrature du cercle de son père que de « misérables paralogismes » en A (p. 29) et B (p. 422), alors qu'en C :

Ceci était assez dans la manière de mon père et je ne doutai pas que lors même que la quadrature ne serait pas démontrée, on ne trouvât dans ce cahier bien des approximations heureuses et nouvelles. (p. 700)

En A et B, il passe d'une attitude hostile à une entière conviction ; le contraste est évidemment beaucoup moins fort en C. Là encore, il est hasardeux d'expliquer cette transformation.

En réservant ces cinq cas, les transformations vont dans le sens des conséquences tirées de la disposition de l'histoire : renforcement du lien logique avec le système, de l'inclination *géométrique*

1. On se souvient que, recopiant la lettre de son oncle, Henrique avait signé du nom de son frère, Carlos.

de Velasquez et de son isolement concurrent. Malgré quelques allègements, le récit gagne en précision et en longueur ; il gagne surtout, avec l'épisode arabe et le discours paternel, une profondeur psychologique et morale qui résonne d'échos autobiographiques.

Contrairement aux transformations narratives qui sont dénombrables, les transformations qui touchent le style ne peuvent l'être. J'étudierai donc une tranche de l'histoire de Velasquez dans ses quatre versions ; il s'agit du passage qui suit le mariage de Blanche et de Carlos. A est une copie avec une correction autographe (p. 5), B est une copie (p. 349), C1 et C2 sont entièrement autographes (p. 666). Encore sur seize phrases, les transformations sont-elles trop nombreuses et je me limiterai aux principales ¹.

En ph. 1, deux transformations sur une phrase de quelques mots : la maladie du duc n'est pas spécifiée en C2 et le pressentiment de la mort disparaît. Le réalisme et le tragique s'atténuent et se doublent d'une maladresse puisqu'en ph. 9, la « goutte » n'a pas été annoncée. Il semblerait donc que ce dernier état soit moins bon que les précédents. La conclusion serait hâtive : Potocki recopiait assurément à partir d'une version antérieure et a de toute évidence fait ici un choix d'écriture. Plutôt qu'une comparaison qualitative des versions, il paraît préférable de mesurer l'équilibre interne de chaque version. Une autre transformation importante se trouve à la ph. 5 : à « couvert de haillons » est substitué ce simple mot : « nud ». L'auteur n'a-t-il pas voulu rendre la situation du duc plus neutre pour mieux faire ressortir celle de Henrique ? Ajoutons le qualificatif « novice » qui n'est employé qu'en C2 (ph. 2 et 4). Ses paroles, en ph. 6, ne laissent aucun doute sur son état de folie, mais la folie n'est pas la misère que signalent les haillons et qui ne sied pas au neveu d'un grand d'Espagne. Encore un petit changement en ph. 7 : « se mordit », signe de folie, devient « se tordit », signe de désespoir. Ainsi, par petites touches, la physionomie du malheureux est accentuée et discrètement remodelée : moins fou, plus souffrant, plus fragile. À l'effacement du duc correspond celui d'Alvar (ou Alvarez) : l'aposition de la ph. 3 est supprimée en C2 et reportée à la phrase précédente : « Il envoya son homme de confiance Alvar », ce qui, de surcroît, évite la construction absolue peu naturelle en A, B et C1 puisque dès la phrase suivante, l'identité de l'émissaire est révé-

1. Les italiques sur le tableau indiquent ce qui ne change pas.

lée. Un retour en arrière, manœuvre suffisamment rare pour être signalée : Alvar est qualifié d'« homme de confiance » en C2 comme en A, moins sévère que « majordome ». Corollairement, et toujours par petites touches, le portrait de Blanche est recentré dans les phrases suivantes. En ph. 10, les paroles du duc sont de plus en plus brèves, l'éclairage n'est plus tourné sur lui (même technique qu'en ph. 1) ; réduction également en ph. 11. Le « remords » de Blanche, trop brutal en A et B, fait place à une relative plus développée et portée par une comparaison : « comme un poison qui pénétreroit dans les veines ». Sa mélancolie devient « affreuse », plus pitoyable que « sombre » (ph. 13). Enfin en B et C (ph. 14), elle se retire au couvent — proposition qui remplace « et vécut publiquement avec elle » [la Jardin], ce qui montre assez le choix d'orienter le regard vers Blanche. Elle ne reparaitra en effet que beaucoup plus tard, après la naissance de Pedre. Le poison aura alors eu le temps de pénétrer ses veines et elle regrettera amèrement son mariage.

Les autres transformations sont purement stylistiques : je ne détaillerai pas le jeu des noms et des pronoms de personnes (Henrique, Alvar, les Camaldules...) pour éviter les répétitions. Il est toutefois clair que la version A est un premier jet corrigé par les suivantes, ainsi la répétition de « envoya » (ph. 2) est supprimée. En ph. 3, « se rendit » est plus choisi que « alla », et « s'acquitta de sa commission » (B et C) évite de répéter celle-ci (A). En ph. 10, « près de mourir » (C2) convient évidemment mieux à la scène que « pret à mourir ». Toujours en C2, « il donna sa démission » à la ph. 15, en gommant « roi », supprime la répétition avec la phrase suivante. La ph. 16 résume assez bien l'ensemble : effacement du duc au profit de Blanche, par sa charge de « grand Chambellan » (C), plus concise (et plus juste) que « Gentilhomme de chambre » (A), et plus vague que « Grand-Maitre de la garderobe » (B) ; « s'établit » (B et C) plus relevé qu'« alla » (A) ; enfin la notation géographique « Gallice » (A) n'a pas plus été reprise dans les versions suivantes que « Bilbao » (ph. 3).

Outre ces transformations ordinaires d'une réécriture à l'autre (réduction des répétitions, choix du lexique etc.), Potocki, à un niveau supérieur, opère donc des glissements de point de vue qui ne sont pas immédiatement décelables, mais qui modifient notre représentation de l'histoire : tel personnage est vu de plus près, tel

autre recule dans la pénombre. Le personnage n'occupe pas seulement une place différente sous la lumière ou devant nos yeux : à la différence du théâtre (où l'acteur dans son essence humaine ne peut changer), il se métamorphose ; pas tant qu'il devienne méconnaissable, mais assez pour que nous éprouvions un sentiment propre au *Manuscrit trouvé à Saragosse* dont il faut aujourd'hui reconnaître qu'il se compose indissociablement de ses trois versions. Ce sentiment n'est pas celui que suscitent les trois *Justine* : les personnages de Sade demeurent ; ce sont les actions actives ou passives qui se développent, au contraire du *Manuscrit* où elles ne changent pas (au moins à ce niveau de l'analyse). Ce n'est pas non plus le sentiment que nous ressentons au cinéma devant un *remake* : en ce cas, le rôle est le même, mais porté par un acteur différent. Potocki transforme son personnage à la manière d'un peintre qui retouche la courbe du nez, le dessin d'un sourcil : ce n'est plus tout à fait ¹ le même, mais il est encore loin de devenir autre. Et dans son ombre, chaque Velasquez porte son double, son triple, son quadruple.

Aux transformations qui améliorent le style correspondent celles qui améliorent le récit et que nous avons étudiées : suppression d'un personnage inutile comme la sœur de Velasquez, histoire d'Antonia qui lève une ambiguïté gênante. Ce n'est que le travail habituel d'un écrivain qui polit son texte. Potocki fait beaucoup plus : il réorganise la disposition de ses personnages de façon à ce que les rôles principaux se détachent mieux. Il procède surtout à de fines retouches psychologiques ² qui portent sur la relation de Velasquez et de son père. Celui-ci ressort plus humain, plus modéré ; Pedre s'enfonce dans le délire mathématique, se coupe de la société. Toutes transformations qui préparent l'addition majeure : l'épisode arabe et le discours du père (remarquons qu'en B comme en C, ils sont séparés par un changement de journée qui souligne leur importance). Cette addition et la disparition du Juif errant en C vont marquer en profondeur le discours de Velasquez.

1. Sur l'emploi de cette locution par Potocki, voir *De Varsovie à Saragosse*, p. 237.

2. N'agit-il pas comme ces administrateurs à qui il conseille : « l'art des administrateurs ressemble à quelques égards à celui du peintre en Mozaïque. Lorsqu'il veut raccommode son tableau : il retire habilement quelques uns des milles cubes vitrifiés qui le composent, & en met d'autres à leur place » (*Œuvres III*, p. 310) ?

	1794 (A) 2-4MP 19 ^e j.	1804 (B) 1-3CS 19 ^e j.	1810 (C1) 5MC 46 ^e j.	1812 (C2) 5 MJ 46 ^e j.
1	Bientot le duc eut une goutte remontée et sentit que sa mort étoit prochaine.	Bientôt le Duc eut une goutte remontée, et sentit, qu'il n'avoit pas longtemps à vivre.	Bientot le Duc eut une goutte remontée. Et sentit qu'il n'avoit pas longtems à vivre.	Le Duc tomba serieusement malade.
2	<i>Il envoya</i> chez les Camaldules pour demander qu'on lui envoye le frere Henrique.	Il envoya chez les Camaldules, et fit demander à voir encore le frere Henrique.	Il envoya chez les Camaldules et fit demander à voir encore une foix Henrique.	Il envoya son homme de confiance Alvar, dans le couvent des Camaldules, pour avoir la permission de faire venir en ville le novice Henrique.
3	<i>Alvarez</i> l'homme de confiance du Duc alla au couvent des Camaldules qui est le trois lieues [sic] de Bilbao et il demanda le frere Henrique.	Alvarèz major dôme du Duc, se rendit au couvent, et s'acquitta de sa commission.	Alvar Majordome du Duc se rendit au couvent et s'acquita de sa comission.	Alvar se rendit au couvent et s'aquita de sa comission.
4	<i>Les Camaldules ne repondirent point parce que</i> leur regle leurs defend de parle[r], <i>mais ils conduisirent</i> Alvarez a la cellule de mon pere.	Les Camaldules ne lui répondirent point, parceque la règle leur défend de parler; Mais ils le conduisirent à la cellule de Henrique;	Les Camaldules ne lui répondirent point parce que la règle leur défend de parler. Mais ils le conduisirent à la cellule où étoit mon pere.	Les Camaldules ne lui répondirent point parce qu'il ne leur est point permis de parler, mais ils le conduisirent dans la celule du novice.
5	Alvarez le trouva couché sur la paille couvert de haillons et enchainé par le milieu du corps.	Alvarèz le trouva couché sur la paille, couvert de haillons, et enchainé par le milieu du corps.	Alvar le trouva couché sur la paille, couver de haillons et enchainé par le milieu du corps.	Mon pere étoit couché sur la paille nud, et enchainé par le milieu du corps.

6	Henrique reconnut Alvarez et lui dit « Mon ami, comment trouve-tu la Sarabande que j'ai dansée hier, Louis quatorze en a été content. Ces marauds de musiciens ont mal joué et qu'en dit blanche, Blanche qu'en dit elle repons moi malheureux. »	Mon père reconnut Alvarez, et lui dit : « Ami Alvar, comment trouves-tu la sarabande que j'ai dansée hier ? Louis quatorze en a été content. Ces marauds de Musiciens ont mal joué ; et Blanche qu'en dit-elle ? Blanche ! Blanche !... malheureux répons moi... »	Mon père le reconnut et lui dit « Ami Alvar comment trouve-tu la sarabande que j'ai dansée hier ? Louis quatorze en a été content. Ces marauds de musiciens ont mal joué Et Blanche qu'en dit elle ? Blanche, Blanche Malheureuse, repons moi. »	Il reconnut Alvar et lui dit « Ami Alvar, comment trouves-tu la Sarabande que j'ai dansée hier. Louis quatorze en a été content. Ces marauds de musiciens ont mal joué. Et Blanche qu'en dit-elle. Blanche, Blanche Malheureux répons moi. »
7	Alors il agita ses chaines se mordit les bras, et tomba dans un affreux accès de rage. –	Alors mon père agita ses chaines, se mordit les bras, et tomba dans un affreux accès de rage.	Alors mon père agita ses chaines, se mordit les bras, et tomba dans un affreux accès de rage. –	Alors mon père agita ses chaines, se mordit les bras et tomba dans un affreux accès de rage. –
8	Alvarez se retira en fondant en larmes et fit au duc le triste récit de ce qu'il avoit vu.	Alvarez se retira en fondant en larmes, & fit au Duc le triste récit, de ce qu'il avoit vu.	Alvar se retira en fondant en larmes, et fit au Duc le triste récit de ce qu'il avoit vu.	Alvar se retira en fondant en larmes et fit au Duc le triste récit de ce qu'il avoit vu.
9	Le lendemain le Duc eut un accès, qui fit désespérer de sa vie	Le lendemain la goutte du Duc lui entra dans l'estomac, et l'on désespéra de ses jours.	Le lendemain la goutte du Duc lui entra dans l'estomac, et bientôt on désespéra de ses jours.	Le lendemain la goutte du Duc lui remonta dans l'estomac et l'on désespéra de ses jours.
10	prêt à mourir il se tourna du côté de sa fille et lui dit « Blanche blanche Henrique a perdu l'esprit et je meurs, je te pardonne. Puisse Henrique te pardonner aussi. »	Prêt à mourir, il se tourna du côté de sa fille, et lui dit : « Blanche ! Blanche ! Henrique me suivra de près ; Nous te pardonnons. »	Prêt à mourir, il se tourna du côté de sa fille et lui dit. « Henrique me suivra de près. Nous te pardonnons. »	Près de mourir il se tourna du côté de sa fille et lui dit. « Henrique me suivra de près. Nous te pardonnons. »

11	Ce furent les dernieres parolles du Duc,	Ce furent les dernieres parolles du Duc :	Ce furent les dernieres parolles.
12	elle s'insinuerent dans l'ame de blanche, et y porterent tout le poison du remord.	Elles s'insinuerent dans l'ame de Blanche, et y porterent le poison des remords.	Elles s'insinuerent dans l'ame de Blanche comme un poison qui penetreroit dans les veines.
13	Elle tomba dans une sombre melancolie.	Elle tomba dans une affreuse melancolie.	Elle tomba dans une afreuse melancolie
14	Le nouveau duc fit ce qu'il put pour distraire, son épouse mais ne pouvant y parvenir il l'abandonna a sa tristesse et fit venir de paris une fameuse courtsane apelée la Jardin, et vecut publiquement avec elle ;	Le nouveau Duc fit ce qu'il put, pour distraire sa jeune épouse; mais ne pouvant y parvenir, il l'abandonna à sa tristesse. Il fit venir de Paris, une fameuse courtisanne apelée la Jardin, et Blanché se retira dans un couvent.	Le nouveau Duc fit ce qu'il put pour distraire sa jeune épouse, ne pouvant y parvenir, il l'abandonna à sa tristesse et fit venir de Paris une fameuse courtsane apelée la Jardin. Blanche se retira dans un couvent
15	il essaya quelque tems d'exercer la charge de Colonel General d'Artilerie mais ne pouvant en venir a son honneur, il envoya au Roi sa demission, et lui demanda une charge de cour.	La charge de Colonel Général d'Artillerie ne pouvoit convenir au Duc. Il essaya cependant de l'exercer, mais ne pouvant en venir à son honneur, il envoya au Roi sa démission, et lui demanda une charge de cour.	La charge de Colonel général d'Artillerie ne pouvoit convenir au Duc. Il essaya cependant de l'exercer Mais ne pouvant en venir à son honneur, il donna sa démission et demanda une charge de cour.
16	Le roi le fit Gentilhomme de chambre. Il alla a Madrid avec la Jardin et laissa blanche en Gallice.	Le Roi le fit Grand-Maitre de la garderobe, et il s'établit à Madrid, avec la Jardin.	Le Roi le fit grand Chambellan, et il s'établit à Madrid avec la Jardin.

3 Le discours

Nous avons vu que le discours de Velasquez se répartit en trois catégories : les commentaires (moins d'une page) qui portent principalement sur le récit entendu ou sur l'environnement, les réflexions (une page et plus) qui ont une thématique forte que nous étudierons, enfin les systèmes, ensembles plus vastes, distincts du récit.

Le nombre de **commentaires** dans chaque version est à lui seul une information de grand intérêt : quatre en A (deux p. 39, 41, 54), seize en B (p. 317, 333, 373, 474, 498, 511, 531, 553, 565, 566, 588, 635, 645, 679, 684, 704), un en C (p. 604)¹. B s'inscrit dans le prolongement de A ; sans doute dans cette première version, les commentaires de Velasquez seraient-ils plus nombreux si elle était complète. Le mouvement est inversé en C ; le récit de Torres Rovellas pousse Velasquez à exposer ses propres théories, mais il ne fait véritablement aucun commentaire. Comme il entre en scène après qu'Avaloro a raconté son histoire et que le Juif errant a disparu, il perd évidemment les deux narrateurs qui suscitaient ses commentaires en A (trois pour le Juif errant) et en B (huit pour le chef bohémien et quatre pour le Juif errant). Je ne reviendrai pas sur les conséquences que ce silence de Velasquez apporte à son image, mais je ferai quelques remarques sur ses commentaires en A et B.

Ceux qui s'adressent au Juif errant sont l'occasion d'affirmer l'érudition du géomètre, mais surtout ils renforcent sans exception les propos d'Assuérus, ce qui est déjà étonnant de la part d'un personnage censé défendre la foi catholique (voir ce qu'il dit à Alphonse en B, p. 566). Il y a plus : il partage l'opinion du Juif errant selon laquelle les dogmes de la religion chrétienne lui préexistaient :

Velasquez interrompt le Juif errant et dit : « Il est sûr que Platon a parlé du verbe dans les mêmes termes que saint Jean l'évangéliste. Saint Justin et saint Clément avouent aussi que les païens reconnaissent la divinité du verbe. [...] » (p. 39 en A)

Velasquez prit alors la parole : « Pardonnez-moi, me dit-il, Seigneur cavalier, ce que le juif a dit à cet égard est très conforme à tout ce que j'ai lu dans saint Justin martyr qui ajoute même que l'on y reconnaît la malice des démons qui ont voulu imiter ce que les chrétiens devaient faire un jour. [...] » (p. 41 en A)

1. Encore cette occurrence sur les volcans sert-elle plus à planter le personnage que de véritable commentaire.

Dans ce dernier commentaire (qui sera repris en B, p. 565), Potocki commet une erreur volontaire en retournant la proposition de Justin¹ et en la rendant proprement aberrante — *imiter à l'avance*, souligne-t-il en B. Il faudra se souvenir de cet étrange discours de Velasquez qui dit une chose en laissant entendre le contraire. Lisons son dernier commentaire en A :

si elle [la religion] avait été établie par des moyens humains, elle pouvait néanmoins être toute divine et que si nous ne la comprenions pas, ce n'était pas une raison pour la rejeter, puisque nous ne comprenions réellement presque rien des choses que nous voyions tous les jours. (p. 54)

C'est ici l'ébauche du système qui sera développé quelques années plus tard en A (p. 57), puis en B (p. 604), mais les « moyens humains » ne remettent-ils pas en cause le caractère *tout divin* de cette religion ?

La critique s'est toujours montrée fort attentive aux commentaires de Velasquez sur l'histoire du chef bohémien. Ce sont les plus fréquents en B (huit contre quatre sur l'histoire du Juif errant). C'est aussi que la critique s'y retrouve, car sous une maladresse dont se rit Avadoro (p. 334), la lecture est juste et les inquiétudes fondées (p. 498, 588). La critique de Velasquez va plus loin : elle dévoile très probablement les techniques d'écriture de Potocki inspirées de ses travaux de chronologie (p. 474) et au cas où le lecteur nourrirait encore des doutes sur la validité des commentaires du géomètre, c'est par lui que l'auteur nous apprend les futurs développements du récit (p. 684), prédiction frappante puisqu'elle se réalisera non dans la version B inachevée, mais dans la suivante alors que Velasquez ne sera pas encore entré en scène !

Pourquoi cette parole si riche est-elle tue en C ? Il serait permis de penser que Potocki a suivi les conseils de son personnage en rendant la composition de son roman plus simple, qu'il peut donc le faire disparaître. Mais l'histoire du chef bohémien, qui fait l'objet des commentaires, demeure dans sa complexité et mériterait en C le même traitement qu'en B. Ce n'est pas du côté du roman qu'il faut se tourner, mais du côté du personnage : un regard sur le texte, un recul est supprimé. Rébecca prend timidement le relais (p. 282, 296,

1. Voir v. 1804, p. 565, note 1.

495, 517), mais ses remarques n'ont pas la valeur critique de celles du géomètre ; elles expriment d'abord son impatience face aux interruptions quotidiennes du récit ou visent à l'interpréter. Velasquez *déconstruit* l'histoire du chef bohémien, met à jour ses ressorts.

Deux reflets (deux jumeaux ?) s'estompent : celui du récit dans le discours du géomètre, index goguenard qui dévoile le tour de magie ; celui aussi de la petite société d'auditeurs. Avec l'effacement de son principal porte-parole, elle s'enfonce un peu plus dans l'ombre et avec elle, son infini reflet : le lecteur. Ainsi la dernière version dégage-t-elle une ligne narrative pure, celle du XIX^e siècle, débarrassée des multiples artifices du récit qui triomphaient chez Sterne et Diderot. Velasquez ne trouve plus dans ce qu'il entend que matière à nourrir sa pensée, à développer ses propres idées. En perdant sa force critique, la raison s'est repliée sur elle-même. De la version B à la version C, la vision relative du monde, chère à Potocki, glisse doucement vers l'absolu.

Les **réflexions** de Velasquez forment quatre ensembles :

1. A, p. 9, B, p. 359, C, p. 624¹,
2. A, p. 17, B, p. 391, C, p. 638,
3. B, p. 547, C, p. 612,
4. B, p. 675, C, p. 650.

Les quatre ensembles portent sur le même thème : l'amour, ce qui répond à Rebecca qui trouve chez Velasquez « une grande connaissance du cœur humain » (p. 653 en C, p. 9 en A, p. 359 en B). Il y a bien sûr le manège amoureux de la juive qui a compris que pour séduire Velasquez les chemins de la géométrie sont plus assurés que ceux empruntés par Antonia ; mais les dés sont pipés : dans chaque ensemble, Velasquez se livre à des calculs étourdissants. Rapport impatience/inertie et amour masculin/amour féminin en 1 ; rapport ambition/amour en 2 — le même calcul est repris en C, mais ne s'applique plus à Antoine et Cléopâtre qui ont disparu (encore que, p. 639...) ; amour et binôme en 3 ; feu d'artifice final en 4 avec *mise en courbe* de la vie et des amours de Torres Rovellas. Il faut se souvenir de la maîtrise de Potocki en matière de parodie : Velasquez parle la langue géométrique comme le sénéchal de Poitou parle la

1. Cette réflexion fait moins d'une page, mais se rattache clairement aux calculs sur l'amour.

langue moyenâgeuse (p. 552 en C) ; ses calculs sont dépourvus de sens et il reconnaît lui-même que son père les considérait comme « d'agréables folies » (p. 391 en B). L'ironie bienveillante de Rébecca achève de ruiner les calculs de son futur époux. Cette image de Velasquez, doux maniaque de la géométrie, ne varie pas d'une version à l'autre ; il serait toutefois discutable d'avancer qu'elle discrédite tout son discours. Rien n'est simple (ou absolu) chez Potocki. Si le calcul dérape, l'amour auquel il s'applique sonne juste chez le fils comme chez le père (comparer avec Cornadez ou Cabronez), et la difficile Rébecca préférera Velasquez à Alphonse.

Car derrière (ou à côté de) ce discours faussement hypothético-déductif, mais vraiment parodico-fantaisiste, derrière cette pseudo-volonté d'appliquer le calcul et la mécanique à tout, de faire entrer les passions « dans le domaine de la géométrie » (p. 410 en B, p. 612 en C), Velasquez lâche quelques réflexions pertinentes qui *travaillent* d'une version à l'autre. Elles s'agrègent autour de deux noyaux. L'un est philosophique : la loi première de la nature est le mouvement, *i. e.* pour l'homme, l'action qui trouve son origine dans la passion (p. 9 en A, p. 360 en B). En A, il est précisé dans une très belle page (p. 9-10) que la nature emprunte toujours « les voies les plus simples ». Ce principe, illustré de plusieurs exemples, n'est pas repris en B. Peut-être l'auteur a-t-il considéré que ce à quoi il l'appliquait (la conservation du mouvement) n'était pas si simple... En revanche, B fait place à une réflexion sur le bonheur, teintée de morosité : « En attendant la journée se passe [...] en attendant vous avez vécu » (p. 359). La recherche du bonheur comme lutte contre l'ennui : on croit déjà entendre le discours du père de Velasquez. Ce noyau philosophique est entièrement retiré de C, ce qui ne laisse pas de surprendre parce qu'il est à la base du système de la nature de Velasquez ; en effet, avant de diviser la nature « en matière morte et en matière organisée » (p. 612 en B, p. 703 en C1), il est logique de supposer le mouvement. Aussi en C2, toute cette partie du système reposant sur la division de la matière sera-t-elle supprimée : au milieu des calculs, Potocki ne sauve que « l'énergie des passions » (p. 612 et 653). Et toute la philosophie de Velasquez se concentre dans son système.

Le deuxième noyau est psychologique et concerne le jugement et la mémoire, ainsi que les connaissances qui s'y rapportent :

mathématiques, géométrie, sciences exactes pour le premier ; histoire, langues mortes pour la seconde (p. 18 en A, p. 392 en B, p. 714 en C2¹). Les relations entre les idées sont donc de deux ordres : accumulatives ou contiguës d'une part, c'est la compilation mémorielle telle qu'elle se réalise dans les *Fragments historiques et géographiques* ; logiques d'autre part, c'est le raisonnement. Potocki considère que « le jugement aide la mémoire en classant ce qu'elle a rassemblé », mais par *jugement*, il entend raison :

je me suis fait ainsi une sorte de mémoire raisonnée où chaque idée mère se présente accompagnée de toutes ses dérivées.

Les encyclopédistes admettaient déjà (après Bacon) la même division de l'entendement, à deux remarques près : pour Diderot, la langue relève de la raison², et surtout Potocki ne dit mot de l'imagination, troisième puissance de l'entendement et source de la... fiction romanesque. Rien de très original donc, sauf que dans ces quelques lignes Potocki parle de lui :

Il y a déjà bien des années que mon occupation la plus chérie est de rechercher, dans les bibliothèques, l'origine et l'histoire des peuples de la haute Asie, mais malgré les efforts de mémoire que j'y faisais, malgré le soin de revenir souvent sur les mêmes objets, j'avais de la peine à éviter la confusion des nations, et lorsqu'elles étaient déjà classées dans mes livres, elles ne l'étaient pas encore dans ma tête.

Ceci fut écrit pendant le voyage au Caucase en 1797³. Histoire, mémoire, classement : on devine aisément l'idéal poursuivi par Potocki dans son personnage de Velasquez. Il lui trouve pourtant un grave défaut : sa « mémoire bien ordonnée » est limitée et, quand elle dépasse « un certain nombre d'idées », elle le coupe de l'expérience immédiate, ce qui disqualifie cette expérience (et ce qu'elle fonde en connaissance) puisque l'interprétation que Velasquez en donne est fausse :

Oh ! pour cela, dit Velasquez, il est vrai que je ne sais pas comment je suis tombé, mais je suis toujours charmé que cela soit arrivé,

1. Cette occurrence appartient au système. Rien en C1.

2. *Œuvres complètes*, Paris, 1969, II, p. 304.

3. *Œuvres II*, p. 38.

puisque cela m'a donné l'occasion de sauver les jours de cet aimable cavalier qui est capitaine aux gardes wallonnes¹.

Ce passage qui remet en cause le lien expérience-connaissance n'est pas repris en C. Version après version, Potocki resserre les idées de son géomètre, élague ce qui les obscurcit, les éloigne de sa folie calculante comme s'il redoutait qu'elles se contaminent : la place sera nette pour le système en C2.

C'est indiscutablement le **système** de Velasquez qui subit les plus lourdes transformations dans le travail du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, qui dévoile le mouvement de la pensée de Potocki, qui lui oppose aussi des problèmes d'écriture malaisés à résoudre. Comme je l'ai dit, le système ne prend corps que plusieurs années après le début de la rédaction. Velasquez, géomètre et philosophe, en devenait tout naturellement le porteur. Ce délai fait toutefois question. Le système ne sera d'ailleurs jamais intégré à la ligne narrative, mais en dépit des difficultés qu'il lui cause, Potocki n'y renoncera pas. Si aucune explication ne peut être fournie aujourd'hui à ce délai, l'histoire du système doit particulièrement attirer notre attention. Il se divise en quatre chapitres :

- 1 Religion (A, B, C2)
- 2 Matière (B, C1)
- 3 Idées (B, C1, C2)
- 4 Genèse (C2)

La version A ne contient que le chapitre sur la religion (p. 55 *sq.*) et le début fait défaut. Le raisonnement de Velasquez est en deux parties : à la différence de l'animal, l'homme seul sait abstraire l'idée de bien et de mal, il est doté d'une conscience et comme

tout dans ce monde visible a un but, la conscience ne peut avoir été mise dans l'homme pour rien, et nous voilà conduits de raisonnements en raisonnements jusques à la religion naturelle qui nous conduit au même but que la religion révélée, à savoir à des rémunérations dans une vie à venir et à l'existence d'un créateur.

Dans la deuxième partie, un théologien, défenseur de la religion révélée, affronte un physicien déiste ; celui-ci admet que le miracle

1. Ce passage, extrait de la version A, montre que le début de l'histoire de Velasquez se déroulait probablement de la même façon qu'en B (p. 392).

peut être un phénomène naturel qu'il n'est pas en mesure d'expliquer (ce qui retire au miracle sa valeur religieuse), mais il contraint le théologien :

Et vous, vous n'êtes pas en droit de rejeter le témoignage des pères de l'Église qui conviennent que plusieurs dogmes et mystères existaient dans les religions antérieurement au christianisme. Vous devez donc [...] dire que les dogmes ont pu être établis par la volonté de Dieu et par des moyens humains, avant de l'être par sa volonté et par des moyens surnaturels].

Et Velasquez termine par ce propos audacieux qui disparaîtra dans les versions suivantes :

ma théologie consiste à étudier les œuvres de la création et je crois m'être, en quelque sorte par la pensée, élevé au créateur lorsque l'observation m'a conduit à deviner quelques-uns des moyens secondaires dont il a daigné se servir.

Que retirer de ce raisonnement ? Velasquez s'affirme déiste par une démarche cartésienne (voir la *Méditation troisième*) ; il détruit la validité de la Révélation, soutenu par l'histoire du Juif errant, car il faut lire ce système en croisement avec l'origine et les premiers temps du Christianisme racontés par Assuérus.

Le système est repris et développé à la j. 37 de la version B. Velasquez présente d'abord une analyse un peu obscure de l'infini (p. 599) que la trinité (« expression de trois, contenus dans l'unité ») permettrait de comprendre¹. Il utilise la conscience comme en A, mais lui attribue une deuxième fonction : puisque l'homme est seul de son espèce, il peut s'unir à son créateur (p. 603). Il ajoute aussi quelques lignes qui sèment le doute sur la conscience :

La conscience est en partie l'ouvrage de l'homme puisque ce qui est mal dans un pays est bien dans un autre. Mais en général elle avertit de ce que l'abstraction a mis sous l'une ou l'autre indication, à savoir du bien ou du mal. (p. 602)

Ce « en général » a un effet dévastateur. Ce n'est pas tout : Velasquez reconnaît que le raisonnement tel qu'exposé en A est sujet

1. Cette réflexion pouvait se trouver dans le début manquant de A.

à bien des avanies, qu'il est prudent de lui chercher des substituts (p. 603). Reste l'ultime argument dans toute sa fragilité (mais c'était bien à cela que l'on voulait en venir) : « l'homme sent qu'il a une conscience ». Potocki ou l'art du biais, du *pas tout à fait*, de la demi-mesure : il ne détruit pas de front le raisonnement qui mène à « l'existence d'un créateur » (p. 56 en A ; l'expression disparaît en B). Ici, là, il glisse quelques mots, quelques lignes « comme la rouille s'attache à la lime qui l'enlève, et finit par la ronger¹. » L'histoire de l'origine et des premiers temps du Christianisme ayant été supprimée en B², Potocki la récupère et augmente le système d'un paragraphe montrant que la religion s'est formée par des « moyens humains » (p. 606). Bien que le ton soit beaucoup moins polémique que dans la bouche d'Assuérus, le résultat est le même. De A à B, le système qui était concis, clair devient plus tourmenté, plus ambigu, mais la direction ne change pas : saper la religion chrétienne et même plus discrètement, toute croyance en Dieu³.

En C₁, le chapitre sur la religion ne reparait pas. Il est vrai que cette version est inachevée, mais elle se termine précisément sur le système et les deux chapitres suivants — matière et idées. En C₂, Potocki extrait deux courts fragments de la version B : l'analyse (toujours aussi obscure) de l'infini et celle sur les « moyens humains » (p. 747-748). Tout ce qui porte sur la conscience et l'existence de Dieu est supprimé. Deux remarques encore : la trinité (qui doit résoudre la question de l'infini) « se trouvait déjà dans les écrits de Trismégiste et Philon la répandit parmi les hellénistes d'Alexandrie. » La seule trace d'un mystère divin est donc immédiatement inscrite dans une histoire et vidée de son contenu religieux. Et surtout : ces deux fragments réunis en un seul ferment le système de Velasquez, occupant ainsi une place déterminante. Ils éclairent rétrospectivement les j. 49 et 50. À quelles conclusions est-on arrivé ? L'infini est incompréhensible et la clé dont on espérait disposer (la trinité) est fausse. Quant à la religion dite révélée : calembredaine ! Il y aurait eu révélation si le Très-Haut avait fait « entendre sa voix parmi les

1. *Œuvres III*, p. 327.

2. Faut-il répéter que l'histoire du Juif errant s'arrête effectivement à la j. 39 dans cette version B et que la suite fut le fait de Chojecki ?

3. Il existe quelques autres différences entre A et B (une démonstration algébrique en A, p. 56, les « petits chevaux » en B, p. 601, dans le choix des exemples en A, p. 57, et B, p. 604-605), mais elles ne m'ont pas paru significatives.

éclats de la foudre [et] en lettres de feu graver sa loi dans la nuit étoilée. » Rien de cela :

il a recelé dans les anciens mystères les dogmes d'une religion plus parfaite, comme il renferme dans le gland la forêt qui doit un jour ombrager nos neveux.

Comparaison qu'il avait employée jadis pour brocarder les chimères dynastiques de Napoléon¹. Potocki n'est pas et ne veut pas être Voltaire. L'attaque est latérale. De face, Velasquez devient « très sérieux au mot de religion² » (dans les trois versions : p. 54 en A, p. 599 en B, p. 746 en C), mais il délivre un discours mité, qui se défait dès que l'on approche le doigt.

Le deuxième chapitre concerne l'organisation de la matière. « Toute la nature perceptible à nos sens » se divise en matière morte ou vivante. Comme les éléments constitutifs sont les mêmes, la définition de la vie est primordiale (p. 613 en B). La matière vivante, à son tour, se divise en vie végétale ou animale. Les animaux « d'une organisation supérieure » possèdent la volonté qui naît du besoin et précède la pensée. Les idées sont les éléments de la pensée et procèdent « d'une impression faite sur les sens ». À partir de la sensation, toute abstraction se réduit à une soustraction. Les idées concernent tous nos sens et les impressions reçues peuvent être répétées dans le rêve.

Ce chapitre sur la matière n'était pas encore écrit à l'époque de la version A. Il est copié assez fidèlement en C₁, mais reste inachevé. J'ai signalé le caractère violent de l'inachèvement chez Potocki : de fait, ce chapitre disparaît en C₂ à l'exception de quelques lignes, au demeurant très originales, sur la définition de l'abstraction :

Si de ma chambre j'ôte tout ce qu'elle renferme, j'ai l'espace pur.
Si d'une durée j'ôte le commencement et la fin, j'ai l'éternité. Si d'un être intelligent j'ôte le corps, je forme l'idée d'un ange. (B, p. 621, C₁, p. 707, C₂, p. 729)

L'abstraction était déjà une articulation centrale dans le raisonnement sur la religion ; elle se retrouve ici, résiste à la suppression en

1. *Œuvres III*, p. 365.

2. Et on sait que dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, le « sérieux » est à deux doigts du duel — voir Busqueros.

C2 du chapitre sur la matière et apparaît comme un axe fort de la pensée de Potocki. Le chapitre sent un peu son matérialisme (encore que l'abstraction puisse faire transition avec la religion), mais il ne semble pas qu'il faille là chercher la raison de son retrait. L'approche de Potocki est universaliste : il a l'ambition de traiter, à partir de la matière, l'ensemble de la création (nature naturée, disait Spinoza). Le changement en C2 ne sera pas si grand : ne traitera-t-il pas encore la Création dans l'examen de la Genèse ? Reconnaissons aussi qu'au terme du XVIII^e siècle, ces idées de Velasquez ne présentent plus un intérêt bien grand ou une pensée originale et vigoureuse.

Le troisième chapitre, sur les idées, fait suite au précédent et est introduit par ces lignes :

Après cette suite de définitions et de conséquences un peu difficiles à suivre, nous ferons quelques réflexions propres à jeter un nouveau jour sur cette matière.

Annoncé par le noyau psychologique étudié ci-dessus, il a sa version la plus développée en B (p. 622-628), s'interrompt (et termine le manuscrit) en C1 sur la série des combinaisons (p. 712) ; en C2, il est sensiblement remodelé et intégré dans l'examen de la Genèse. L'argument principal se retrouve dans les trois versions — comme au deuxième chapitre, C1 est très proche de B. De l'animal à l'enfant et de l'enfant à Dieu, les idées s'accumulent et se combinent pour aboutir en C2 à cette somptueuse définition de Dieu :

Une combinaison immense dans un instant indivisible est peut-être un des attributs de l'intelligence suprême qui créa ce monde ou qui le livra aux lois de la création. (p. 730)

L'abstraction qui est à l'origine de la conscience fonde la morale (p. 623 en B, p. 709 en C1, p. 730 et 733 en C2) comme au chapitre sur la religion, et opère une fonction discriminante entre l'esprit animal et l'esprit humain. Le traitement de cet argument est toutefois bien différent en B et en C2.

En B, il se décompose en deux stades : le premier, commun à l'animal et à l'homme, précède l'abstraction ; le second n'appartient qu'à l'homme. S'y distingue celui qui a beaucoup vu et beaucoup lu, qui pourra donc accumuler un grand nombre d'idées et les combiner entre elles. Jusqu'à la série des combinaisons, l'argument se tient

assez bien ; ensuite (p. 627), il se répète : retour sur la pensée de l'enfant, sur la raison composée, sur l'abstraction, sans apport nouveau si bien que ces pages sont supprimées en C1. C2 est plus concis : les deux étapes ne sont pas reprises et il est accordé une place plus grande à l'enfant « dominé par un esprit intérieur qui le force à combiner » (p. 728), résultat probable de l'attention portée par l'auteur à ses propres enfants.

La numération des idées subit un glissement discret. En B, la vision est claire : on retrouve dans les idées « les mêmes éléments [...] les intelligences de différents ordres peuvent réellement être regardées comme d'une seule espèce » (p. 627-628). De l'animal à Dieu, s'élève « l'échelle » des esprits sans solution de continuité¹. Au chapitre précédent, la matière était également constituée des mêmes éléments (p. 612) et la vie jouait pour la matière le rôle discriminant de l'abstraction pour les idées. En C2, les choses sont moins affirmées : il est question de « dissemblance » (p. 727), de « limite » entre l'âme vivante et l'âme intelligente (p. 728), de « différence des esprits » (p. 730). Le point de vue a changé : il ne s'agit plus d'exposer un vaste panorama du monde de l'esprit pendant de celui de la matière, mais plus modestement d'expliquer que l'homme fut créé à l'*image* de son créateur. Non seulement le grand appareil de B ne se justifie plus, mais il contredit la place unique, distincte donnée par Dieu à l'homme. Potocki recycle donc sa pensée dans l'examen de la Genèse.

Rien ne laissait prévoir le quatrième chapitre. En 1812, la j. 48 s'arrête, comme je l'ai dit, au cours de la nuit avec Antonia et Marica (p. 700), puis la narration saute à la j. 49 entièrement occupée ainsi que la suivante par le système construit sur la Genèse. Sans doute fut-ce les dernières lignes écrites par Potocki pour son roman. Afin de prouver que la Bible dit vrai, il y convoque tous ses savoirs. En premier lieu, celui qu'il a parcouru le plus assidûment : la chronologie ancienne. En 1805, il avait déjà joint la Bible et l'Égypte dans la *Chronologie des Hébreux pour servir de suite à Manéthon*, mais il ne remontait qu'au ^{xxii}e siècle avant notre ère. En 1810, dans les *Principes de chronologie pour les temps antérieurs aux olympiades*, la date la plus ancienne est 3712 avant J.-C. (p. 62) qui s'approche de « la création d'Adam en l'année 3940 avant notre ère » (p. 738) : s'ébauche

1. À rapprocher de la continuité historique (*Œuvres II*, p. 6).

ainsi une continuité. Autre savoir : la philologie sollicitée dès le début (p. 717) et nous verrons en quoi la traduction de *rouh* par *vie* est indispensable au système. Les récentes lectures des chimistes Rey, Boyle et Mayow, déjà signalées p. 671, servent à l'explication de l'atmosphère (p. 718). Le dernier domaine et non le moindre est la géologie ou l'histoire du globe. Potocki s'y intéressait depuis longtemps¹, mais ses connaissances n'avaient jamais reçu un caractère aussi ordonné. On pourrait croire que le Potocki matérialiste de 1804 a fini par écouter Joseph de Maistre ; ce serait lire un peu vite. Je le répète : l'attaque de Potocki n'est jamais brutale. Tout le discours de Velasquez tend à montrer que la Création est le produit de lois naturelles :

La force dont le créateur se sert pour séparer les continents d'avec les mers, a été la force magnétique qui se dirige vers le pôle Arctique. (p. 720)

Ce que l'expérience (personnelle, de préférence) vient confirmer. À l'action divine, au miracle, à l'inspiration, Potocki oppose les lois physiques, l'instruction et le raisonnement (p. 713), l'expérience. Et si Moïse avait été un auteur inspiré, il faudrait admettre que Sanchoniaton le fût aussi (p. 734).

À deux reprises seulement, le verbe *créer* a pour sujet Élohim :

- Élohim créa une planète énorme (p. 724)
- Les hommes qu'Élohim créa les premiers (p. 733)

Pour le soleil, il était difficile d'expliquer sa création et Potocki se rabat immédiatement sur des considérations géométriques (ou plutôt héliométriques). En revanche, la création de l'être humain, selon une technique déjà utilisée, est rongée, mitée. L'humanité qui se marque par l'abstraction est le résultat d'une accumulation, d'une histoire :

Au contraire, l'enfant humain semble dominé par une faculté éminemment combinante qui le porte sans cesse hors de lui-même, et à force de combiner les idées, il arrive à l'abstraction presque au moment où il parle.

Mais il faut avouer que cette faculté éminemment combinante ne se développe qu'autant qu'on l'entretient et l'excite ; si notre enfant

1. Voir *Œuvres I*, p. 214.

arrive si tôt à l'abstraction, c'est qu'elle lui est transmise par tradition et par le véhicule de la parole. (p. 733)

« à force de combiner » demande du temps, exclut une création instantanée. Encore plus clairement :

Ils devinrent des hommes comme nous lorsque les générations successives eurent amassé un nombre suffisant de combinaisons et d'abstractions que l'organe de la parole transmettait des pères aux enfants ; non seulement le raisonnement le prouve, mais l'histoire le dit. (p. 734)

Ces premiers hommes n'eurent pas même une conscience innée de Dieu : « Vers le temps où Seth eut son premier fils, les Adamites commencèrent à invoquer le nom de Dieu. » (p. 742) Enfin la race d'Adam n'était pas seule : « les anciens Égyptiens » lui étaient contemporains (p. 740). Qu'est devenu l'homme modelé dans la glaise par la main de Dieu ?

Si Potocki est impuissant à expliquer l'infiniment grand, le soleil, il n'a aucune hésitation sur l'infiniment petit ; la vie existait avant la Création :

Moïse dit que le souffle d'Élohim agitait la face des eaux ; cela veut dire que la vie [*rouh*] y était déjà répandue. (p. 717)

Ou : « La vie existait déjà dans le chaos » (p. 725). Avec les travaux d'Hervas sur l'origine de la vie « sans avoir recours à la création » (p. 509), une nouvelle continuité se dessine.

Au passage de la j. 49 à la j. 50, Potocki a résumé son projet :

Moïse n'était ni physicien ni métaphysicien ; tout ce qu'il dit est cependant conforme aux plus saines idées de physique et de métaphysique. C'est donc à l'incrédule à me prouver que sa cosmogonie n'a pas été inspirée. (p. 730)

Cette dernière phrase met le comble à l'ironie : n'est-il pas cet incrédule qui nous prouve que la Genèse ne relève d'aucune intervention divine ? Rappelons-nous à présent les p. 746-748 qui concluent le système et que j'ai analysées ci-dessus. Derrière les corrections, les déplacements, il y a bien une permanence dans la critique de la religion révélée. Une question toutefois subsiste : comment Velasquez se maintient-il dans la foi chrétienne tout en prononçant un discours

qui la remet en cause ? Le personnage est honnête : il dit ce qu'il pense. Sur le plan narratif, il n'est pas incohérent, invraisemblable. Reconnaissons d'abord l'habileté de l'auteur qui écrit une chose et *presque* son contraire sans nous faire douter, mais je crois qu'il y a plus : l'absolu n'existe pas ; même dans une problématique binaire (Dieu est ou n'est pas), des degrés intermédiaires peuvent être trouvés. C'est toujours le principe de la mosaïque : entre ne rien faire et tout refaire, on peut changer « quelques-uns des milles cubes ». Entre nier et accepter la religion révélée, il y a bien des accommodements. En ce cas, qu'une telle position soit tenue par un adepte des sciences exactes ¹ lui donne beaucoup plus de fermeté. Ajoutons encore une remarque : Velasquez est-il bien conscient de tout le sens déversé par ses paroles ? Le mot ne dit-il pas plus ou moins que ce que le locuteur veut dire ? Pire : ne dit-il pas autre chose ? Et si le père eut sa vie involontairement transformée par un mot, un mot pourrait bien trahir involontairement la foi du fils ; les chiffres n'ont pas ces caprices.

Les multiples rédactions du système débouchent sur l'examen de la Genèse ; il y a certainement des raisons conjoncturelles (les travaux érudits de l'auteur), mais il y a aussi l'affirmation d'une raison qui s'approprie la création du monde, sans pour autant rejeter Dieu : à la fin, qui sait ?...

La comparaison des versions n'offre pas un tableau du discours de Velasquez en couleurs tranchées. Sur deux teintes de fond : critique de la religion révélée, rôle de l'abstraction, tout se déploie dans la nuance. D'abord, ce qui s'estompe : les commentaires sur les récits adjacents, les idées sur la matière, sur la conscience liée à l'existence de Dieu, sur la continuité des esprits. Ce qui demeure et s'affirme : le lien expérience-connaissance (comme les Idéologues), l'énergie des passions (déjà Stendhal), les conditions de la subjectivité qui naît de la séparation de l'âme humaine du reste des « esprits » (déjà le Romantisme). C'est bien le xix^e siècle qui est à l'œuvre, qui substitue à l'analyse du monde sensible et intelligible cette vaste synthèse du texte biblique, de l'histoire du globe, des premiers pas de l'humanité en fusionnant le mythe et la science. Même au fond de l'Ukraine, même fidèle aux Lumières, l'ami de M^{me} de Staël n'ignorait rien de ce qui se faisait, de ce qui se pensait,

1. Velasquez, précurseur de la mécanique quantique ?...

de ce qui s'écrivait à Paris et en Europe, également passionné par les réflexions de Condorcet, les observations de Chateaubriand, les travaux de Cuvier.

L'évolution du géomètre Velasquez est donc loin d'être unidirectionnelle. Il y a bien sûr des transformations évidentes : situation inaugurale/terminale, étendue/resserrée, personnage convivial/exceptionnel, loquace/silencieux. Mais au-delà de ces constatations dont j'ai tiré les conséquences, histoire et discours deviennent complexes. L'accent est de plus en plus marqué sur le caractère « géométrique » du personnage, il devient l'emblème de la raison, mais dans le même temps, cette raison se ferme au monde, passe pour folie, se couvre des oripeaux du mythe. Velasquez existe aussi dans sa relation, non moins mouvante, à deux autres personnages : le Juif errant dont il assume une part du discours après qu'il a disparu ; Hervas qui porte le visage sombre de la science. Face à lui, les Velasquez gagnent en humanité : si l'ambition de comprendre le monde se maintient, elle n'exclut pas la recherche du bonheur individuel et celle du bien général. Avec Velasquez, Potocki s'approche au plus près de l'humain, c'est-à-dire des contraires qui font chacun de nous, courant le risque narratif de l'incohérence ou de l'invraisemblance. L'équilibre est fragile et explique les nombreuses reprises, mais à sa manière, il répond par avance à Marcel Proust :

Un auteur de Mémoires d'aujourd'hui, voulant sans trop en avoir l'air, faire du Saint-Simon, pourra à la rigueur écrire la première ligne du portrait de Villars : « C'était un assez grand homme brun... avec une physionomie vive, ouverte, sortante », mais quel déterminisme pourra lui faire trouver la seconde ligne qui commence par : « et véritablement un peu folle ¹ » ?

Il semble bien que, sans trop mal réussir, c'est ce que Potocki ait tenté avec son géomètre.

1. *Recherche*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1987, t. I, p. 541 ; pour le passage cité : *Mémoires*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1983, t. II, p. 252.